

MAX FÉRANDON



La roue
et autres descentes

áto

MAX FÉRANDON

La roue
et
autres
descentes

alto

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement
du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada
pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

ISBN : 978-2-923550-40-4
© Éditions Alto, 2010

LA ROUE 7

LA RÉVOLUTION DES LENTILLES 13

LA PETITE ANNICK 25

LA ROUE

Les hominidés poussaient la roue dans un mouvement perpétuel.

De forme irrégulière, taillée à même un arbre mort, aussi mal dégrossie que ceux qui l'avaient faite, la toute première roue ressemblait à un billot couché sur le flanc. Trop large, trop lourde, trop sourde, elle n'avancait que de quelques pas à la fois, épuisant complètement ceux qui la conduisaient. Combien d'angles avait-elle dû dévorer pour nourrir sa rondeur opulente ? Il était encore bien trop tôt dans le calendrier humain, dans ce linéaire sans Jésus, dans cette préhistoire froide et violacée pour qu'une telle invention vît le jour. Sans moyeu, sans essieu, sans châssis, la première roue n'était rien qu'un semblant de moulin à prières, mue par un drôle de moteur, entre foi et bêtise.

La tribu tout entière la poussait en se relayant. Il fallait jeter entièrement ses muscles

dans l'effort pour qu'elle consente à remuer. La moindre pierre, la moindre contrariété lui faisait perdre son élan. Certains hominidés, épuisés, voulaient l'amincir à coups de silex pour qu'elle roule mieux, mais celui qui semblait le plus influent du groupe (sans toutefois porter le titre de chef) s'y opposa fermement, parce qu'un « Dieu maigre ne fait jamais peur aux panthères ». Il voulait la roue large et pleine pour faire fuir ses ennemis. Malgré l'usure et la fatigue, le clan continuait de pousser la chose en marmonnant à l'unisson au cœur d'une savane de plus en plus désertée par les lions. Même les prédateurs aux dents effilées s'écartaient du chemin de la roue.

La nuit venue, après une journée entière à pousser l'impossible, ceux qui n'étaient pas encore nous couchaient la roue délicatement sur son flanc pour en faire un autel improvisé. La première roue fut aussi la première table sur laquelle on déposa des fruits en abondance, enfin, ce qu'il y avait comme variétés à cette époque. Mais de la viande et des colliers de cailloux, ça oui, il y en avait à profusion. La roue s'endormait ainsi, à la belle étoile, entourée d'un amas d'humanité, de jambes enchevêtrées, de boîtes crâniennes coiffées de poux se cognant les unes aux autres dans la vallée des ronflements.

L'inclinaison de la Terre à cette époque ne favorisait pas la lumière ni la chaleur. Les jours étaient trop courts, constamment éclairés par un voile subtil de lumière boréale qui se reflétait sur l'incontournable pif de l'*Homo hasardus*, lui

donnant un air délicieusement imbécile. L'*Homo hasardus*, si téméraire qu'il fût, ne serait jamais rien d'autre qu'une pièce superflue dans le grand puzzle de l'humanité. Lui confier les rênes de l'évolution aurait été un pari bien trop risqué. Sa branche animale devait s'éteindre dans les angles morts de la genèse. N'était pas élu qui voulait. Chaînon manqué, chaînon manquant. Pourtant, ce grand-oncle aux mâchoires carrées dont l'haleine chargée faisait déguerpir les écureuils, ce tonton *Erectus* plutôt érectile dont le gourdin fut le verbe le plus éloquent, débroussailla notre chemin à tous. Dans sa grande noirceur, il fut notre éclaircur.

Le soleil avait tenu sa promesse, il était revenu. Même si le bruit courait qu'un matin le soleil ne reviendrait plus. Le feu brûlait encore, le jour éclairait le feu et le feu, le jour. Personne n'avait été happé ou mangé cette nuit-là. Sans attendre, chasseurs, femmes, enfants et vieillards se remirent en marche dans une longue procession. Une grand-mère, incapable de se lever, comprit que son heure était venue. Quelques regards ennuyés se tournèrent vers elle, mais la roue les appelait de son chant de sirène. La vieille femme et le feu s'endormirent l'un contre l'autre et s'éteignirent ensemble. Mourir à deux, c'est toujours mieux.

La roue n'était pas conciliante ce jour-là. Tout l'exaspérait, les sillons, les ornières, les cailloux, le faux plat. La roue avait mal dormi, ou bien on ne lui avait offert que des prières de mauvaise qualité et pas assez à manger. Les baies cueillies à la hâte l'ennuyaient. Elle

réclamait du gibier, des cornes et de la chair, du sang. Elle voulait de grands troupeaux, des hordes de rennes, des coquillages, des colliers à marée basse, des carpes grasses et des jours sans nuit. Mais, par-dessus tout, elle avait soif d'ivresse et de vitesse. Elle aimait rouler vite, pour que le monde tout entier s'enroule autour d'elle en une bobine d'énergie pure, une mémoire giratoire. Qui sait ? Une machine à remonter le temps.

Les *Homo hasardus* obéirent, lui offrirent une pente. Et quelle pente ! Une véritable fuite dans les abîmes ! De mémoire de cueilleur, de mémoire de chasseur, aucun ancêtre ne s'était aventuré dans une vallée si profonde.

On se tâta. Certains se montrèrent convaincus, d'autres restèrent hésitants. Parmi eux, un *Homo hasardus* vieillissant et pataud, véritable mur de poils sans mots, hormis ceux cachés dans sa toison, faisant les cent pas en tapant le sol avec son bâton pour exprimer son mécontentement. La phalange la plus moderne de la tribu ou, du moins, la plus politisée prenait le vieux pour un authentique Cro-Magnon : arriéré et réfractaire. On lui signifia par un raccourci phonétique guttural de se taire ou bien d'aller se faire manger. C'était une insulte très répandue à cette époque, car inviter quelqu'un à aller se faire cuire un œuf aurait été incongru. On appréciait les œufs crus.

Après que chacun eut soigneusement baptisé le sol de son urine, une façon toute préhistorique de relier l'infiniment grand au plancher

des vaches, la décision fut prise. On poussa doucement la roue dans la pente qui menait au vide. La roue avançait enfin sans effort. Elle prit une vitesse telle que les *Erectus* furent incapables de la suivre. La course folle faisait ressortir les défauts intimes de la roue et, à chaque irrégularité, elle se mettait à sauter, jusqu'à se détourner de sa trajectoire. La roue avait perdu la raison. Les hominidés, eux, avaient perdu la roue qui tournait, sautait, rebondissait. Rien ne pouvait l'arrêter, rien, sinon un bloc de granit, iceberg en pierre profondément enraciné dans un repli de glacier. De tous les duels entre la pierre et la roue, la roue n'avait jamais gagné un seul combat. Les choses ne furent pas différentes ce jour-là. Le granit n'absorba pas le choc et renvoya la roue à son propre dénuement. La chose ronde se brisa en deux demi-lunes. Quand les hominidés, chevelus, essoufflés, l'atteignirent enfin, leur prêtresse d'écorce avait rendu l'âme. Les charognards planant dans le ciel restaient indifférents à cette mort dont ils ne pourraient d'aucune façon tirer parti. Le silence pour préambule, puis un cri étouffé déchira la scène, suivi d'autres aboiements, comme autant de poignards de douleur sortant de leur gorge. Les yeux de l'ancien, le père Cro-Magnon, laissèrent échapper une eau de pluie, du mauvais temps, comme si de lourds nuages noirs s'étaient fauilés dans sa tête par ses oreilles. Un petit hominidé lécha les larmes du vieux fou, elles étaient très salées. L'une d'elles tomba sur le sol et la terre but le chagrin.

La roue venait d'inventer l'homme.

LA RÉVOLUTION DES LENTILLES

Un matin aux portes du gel, à cinq heures à peine, un grand boum ! retentit dans le pavillon endormi. Le double tour de la serrure en acier garanti éclata comme du verre de bohème. Un troupeau d'hommes cagoulés et vêtus de blouses grises se précipita vers le fond de la pièce pour atteindre un lit et son occupant. Quinze Rois mages sombres devant le berceau d'un petit Jésus grelottant. L'âne et le bœuf broutaient encore dans le pré.

— Lucien Duval, nous avons un mandat de la Haute Cour buissonnière. Vous êtes en état d'arrestation. Habillez-vous et vite, on va faire un petit tour.

— Mandat de quoi ? C'est une farce ? Nous ne sommes pas à la télé. Je n'ai jamais le cœur à rire quand je n'ai pas pris mon premier café. D'ailleurs, où ça, un tour ?

— Dans le passé. Venez !

Aussitôt que Lucien Duval eut enfilé son pantalon et une petite laine, sous la haute surveillance du commando, le vieil homme, encore bien droit pour son âge, fut saucissonné sans égard pour ses articulations de retraité de l'Éducation nationale. Touche d'improvisation ou d'amateurisme de la part de ses ravisseurs, on lui couvrit la tête et le visage avec l'abat-jour de lampe de chevet, initiative peu convaincante et peu discrète dans les circonstances. Avec rudesse, on poussa l'otage dans un vieux camion d'épicerie aménagé en fourgon cellulaire, avec un coup de pied au derrière comme mode de propulsion. Encore là, une gratuité parfaitement non réglementaire. L'instituteur ficelé, embarqué, évacué, il ne restait dans le pavillon tranquille que le silence d'une porte éventrée, des traces de pas sur le carrelage et une ampoule de soixante watts, gênée d'être si nue. Duval passa ainsi d'un lit chaud à un fourgon glacial. Il se mordillait les lèvres pour se réveiller de ce cauchemar qui s'entêtait à continuer.

Le conducteur du camion, un peu nerveux, donnait du virage allègrement, il tirait sur le volant dans une joyeuse succession de virages en S majuscules, au risque de finir en O.

Après un parcours tout en consonnes, on parvint à un terrain de football où une libellule à rotor fendait l'air à coups de pales. Le transfert dans l'hélicoptère se fit en vitesse, un peu comme pour toutes les marchandises urgentes. Envoi prioritaire, signature à la livraison. Le pilote ne pouvait s'empêcher de jeter un œil amusé sur ce colis plutôt grotesque. Dans cette

campagne où, d'habitude, seuls quelques aboiements de chiens traversaient les collines, la force des pales brassait l'aube avec vigueur. Dix minutes de vol plus tard, le pilote se frayait un chemin entre les câbles du téléphone, les fils électriques et une corde à linge, *a priori* peu inquiétante pour la force rotative des sept cents chevaux du moteur, mais c'était sans compter un vieux sous-vêtement oublié depuis trois jours et trois nuits qui, même troué, parvint à s'enrouler autour du moyeu pour troubler le merveilleux équilibre entre les choses qui volent et celles qui ne volent pas. La suspension dans les airs pour les premières, la suspension dans le doute pour les secondes. Tout aurait pu se terminer en catastrophe, mais l'engin toucha le sol avec un baiser de communiant. Débarquement immédiat !

Duval, cadennassé et cagoulé, ne pouvait se fier qu'à un reste d'ouïe et à un surplus d'odorat. Dès qu'on l'introduisit dans le bâtiment, une odeur familière lui assaillit les narines, celle du poêle à mazout d'autrefois. L'espace était restreint, la porte à peine franchie, on le fit asseoir sur une chaise de bois dur. Il régnait un silence étudié, chirurgical, faussement religieux, entrecoupé de toux.

Après cette rétention de lumière, quand on lui enleva enfin l'accessoire décoratif grotesque, Duval fut aveuglé par l'éclairage, pourtant faible et jaunâtre. Il vit que l'on ne s'était pas seulement contenté de lui coller un simple abat-jour sur la tête, mais qu'on y avait agrafé

les semelles de ses chaussures. On lui avait fait porter ni plus ni moins qu'un bonnet d'âne.

L'impression d'avoir été traîné en terrain familier se confirmait, Duval reconnut immédiatement les lieux. Il se trouvait dans l'école où, pendant presque toute sa carrière, il avait exercé le métier d'instituteur. Voilà donc pourquoi on l'avait enlevé. Ces drôles de ravisseurs se présentaient au nom d'un soi-disant tribunal buissonnier. Ils avaient tous le même âge, la quarantaine sereine, le grisonnant des choses accomplies et des certitudes bien rangées, avec cette part de doute toujours plus ou moins négociable. La seule femme du groupe, la ravissante Bernadette Bernard tranchait avec l'allure patarde de membres masculins du commando. Une ravissante ravisseuse, une ravisseuse ravissante.

Le mystère élucidé, il restait encore la peur. Une bonne centaine de regards pointus perçaient la carcasse usée du retraité. Une véritable séance d'acupuncture, mais pour guérir quoi au juste ?

Avec une légitimité indiscutable, le président de l'assemblée, Raymond Boisvert, monta sur l'estrade avec, en toile de fond, un vieux tableau noir.

— Lucien Duval, vous comparez devant le tribunal buissonnier pour crime contre l'enfance. Voici les chefs d'accusation :

— Cruauté morale envers des enfants de moins de onze ans.

- Non-assistance à personne en détresse.
- Abus de pouvoir et d'autorité sur des gens sans défense.
- Chantage et manipulation.

Vous serez défendu par Bernard Ravache, premier de classe des années 1972, 1973, 1974 et 1975, aujourd'hui ingénieur en aéronautique à Toulouse. Le procureur de l'accusation est ici en la personne de Philippe Lagier, nul en calcul, nul en français, nul en tout, surtout en tout, élève brouillon, même au propre, détenteur du plus grand nombre de bonnets d'âne de toute la région, plus qu'aucun chapelier ne pourrait compter en inventaire dans sa boutique.

– Je demande aux membres de ce tribunal de faire leur travail sans esprit revancharde, ou alors un petit peu seulement. Le procès commencera aujourd'hui à quatorze heures. À midi, nous mangerons au café de la Gare. Le menu est affiché sur le mur de la classe, mais je vous recommande chaudement le cassoulet.

La patronne du café de la Gare, qui se trouvait aussi dans la salle de classe, leva la main.

– Monsieur le président, je tiens à préciser que mon cassoulet est toujours servi très chaud.

– Marcelle, j'ai dit chaudement et non chaud. Ce n'est pas la même chose.

– Non, tu viens de dire devant tout le village que mon cassoulet pourrait être froid.

— Enfin, donc je vous recommande le cassoulet chaud du café de la Gare. Quant à vous, monsieur Duval, il est apparu aux membres de cette commission qu'un retour dans le passé vous ferait le plus grand bien. Vous souvenez-vous de cette bonne vieille cantine où vous demandiez toujours à la cuisinière de nous servir des lentilles, alors que vous mangiez des frites, du steak et de la tarte aux pommes ? Vous ne vous gêniez pas pour mettre des torgnoles à qui ne voulait pas terminer son assiette de lentilles. La cantine n'était alors que la suite logique de la classe. Il n'y avait guère que lorsque vous preniez votre dessert ou que vous fumiez une cigarette que nous avions la paix, enfin pas longtemps. Bien que votre avocat s'y soit fermement opposé, vous aurez justement des lentilles au menu de ce midi ainsi qu'à chaque repas. Cela dit, le tribunal vous autorise à terminer ou non votre assiette. La séance est levée. Bon appétit à tous !

C'était donc vrai, toutes ces rumeurs qui couraient depuis un certain temps. Des instituteurs de la République étaient séquestrés par leurs anciens élèves. On appelait même ce mouvement « La révolution des lentilles ». Une armée de cancre remuaient le passé avec une grande cuiller en bois nommée rancune.

Ce midi-là, Duval ne finit pas son assiette de lentilles. Il ne l'entama pas non plus et se contenta d'un simple morceau de pain et de fromage. On avait aménagé sa cellule dans la cantine scolaire, juste un vieux sommier aux spirales enchevêtrées qui rebondissait d'ennui,

ce genre de couche qui vous vole vos vertèbres et vous laisse ses ressorts. Son sommeil fut aussi pauvre que son appétit, quelques miettes tracassées.

Les premiers instants de détention de Lucien Duval se déroulèrent en présence de son avocat, avec qui il devait élaborer sa défense. Duval avait toujours apprécié le jeune Ravache. Propre, gentil, bien élevé, zéro faute à la dictée, maniant le subjonctif avec brio, saisissant bien les concepts de l'algèbre et surtout, surtout, grand rapporteur des écarts de ses petits camarades. Le maître et son disciple se retrouvèrent non sans une certaine émotion.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Duval, je vous ferai acquitter. Ils comprendront que votre travail s'inscrivait dans le contexte d'alors. Vous juger, c'est juger le passé. Un passé dérisoire ! Mais vous savez, entre nous, je n'aimais pas les lentilles, moi non plus, et moins on les aime, plus elles sont nombreuses. Je voulais vous montrer ma capacité d'abnégation, aussi ça ne vous dérange pas si je vais au café de la Gare avec les autres manger du cassoulet, hein ?



— Mesdames et messieurs, la séance est ouverte ! Nous appelons un premier témoin en la personne de Mireille Boisvert. Nom ? Prénom ? Qualité ?

— Bah, arrête, tu me connais.

— Nom ! Prénom ! Qualité !

— Boisvert, Mireille. Postière. Mariée à un abruti. Deux enfants ingrats.

— Ça va, merci pour les détails, surtout que le mari, c'est moi, précisa le président. L'accusation, en la personne de Philippe Lagier, peut interroger le témoin.

Lagier déplia sa grande carcasse. Son regard d'acier, ni bleu ni vert, d'un marron métallique, ne présage rien de bon.

— BoisvertMireillepostière mariée à un abruti deux enfants ingrats, qu'avez-vous à nous dire à propos de l'accusé ?

— C'est le maître d'école, c'est bien lui. Il disait jamais bonjour, juste bing ! bang ! et nous, on répondait ouille ! ouille ! On traversait la journée comme on traverse un champ de mines, en serrant les fesses à chaque pas. Et le plus cruel, c'est quand on croyait s'en tirer sain et sauf en fin d'après-midi, parce que son grand plaisir à lui, c'était, trois minutes avant la cloche, de se jeter sur sa victime. Quelle méchanceté tout de même ! Un jour il m'a décollé l'oreille, regardez !

— Foutaise ! lance la défense, tu as toujours eu l'oreille décollée, c'est de famille, chez les Boisvert.

— On reconnaît bien là le Ravache d'autrefois, on a beau fabriquer des gros Airbus à Toulouse, ça vole toujours aussi bas chez toi ! réplique Lagier.

— Mon cher Lagier, je comprends ton amertume. Voilà quarante ans que ton seul horizon c'est le postérieur de tes vaches.

— S'il vous plaît, messieurs, revenons aux faits ! L'accusé a-t-il quelque chose à dire ? interrompit le président.

— Mascarade, que tout ça ! hurla Duval. En plus d'être de très mauvais figurants, vous vous octroyez le droit de refaire le passé. Et toi, la petite Boisvert, sache que le seul champ de mines qu'il y avait dans la classe de cette époque, c'était ton cahier de dictée criblé de fautes. Un jour, tu as même écrit le mot « horizon » sans *h*. Orizon ! Vous vous rendez compte ?

— Qu'est-ce que ça pouvait vous faire si mon *orizon* à moi n'avait pas de *h* ? Je suis désolée, mais mes *orizons* sont toujours sans *h* et ils sont aussi beaux que les horizons avec un *h*.

— Petite sotte ! Et à ton homme, tu lui enlèves aussi son *h*, je suppose ?

— Non, seulement son pantalon. Quand il est gentil.

La salle glousse, la basse-cour est en délire.

La forme de ce procès écorchait les principes mêmes du droit. La procédure laissant la part belle aux conflits d'intérêt, il était bien difficile de discerner les témoins des victimes ; seul l'accusé possédait un rôle parfaitement identifiable. À l'image du tout dernier témoin appelé à la barre, cancre parmi les cancre, dieu vivant de l'ignorance : Gérard Martin, dit Gégé.

— Vous savez, moi, bien écrire, c'était pas trop mon truc, alors là pas du tout. Un jour, le père Duval m'a battu parce qu'au lieu d'écrire des virgules dans la dictée, j'avais mis des apostrophes. Apostrophe ! Je devrais plutôt dire catastrophe ! Il m'a foutu une de ces torgnoles. Vous vous en souvenez, vieux bougre ? C'était de l'injustice, parce qu'une apostrophe, c'est... C'est rien d'autre qu'une virgule qui s'envole ! Vous savez, quand j'étais jeune, à la maison, j'avais ma grand-mère et, à l'école, ma grammaire. La première est morte depuis longtemps et il paraît qu'on va bientôt enterrer la deuxième. Ce jour-là, je serai au service funèbre, et pas au dernier rang comme dans la classe, mais devant !

— Une virgule qui s'envole... Mon pauvre Gégé ! soupira Ravache.

— Il est une chose, Duval, que vous ne savez pas de nous, les cancre. Malgré notre ignorance et nos mauvais bulletins, nous vouons à la langue, à l'histoire et au calcul un amour caché. Bien sûr, nous n'avons pas l'éloquence des premiers de classe pour l'exprimer. Notre terre promise, à nous les cancre, ce n'est pas la liberté ou les vacances éternelles, comme on se plaît à le croire. Non, c'est la confiance. Et vous, Duval, vous n'avez fait que cela, détruire le peu qu'il en restait à vos élèves.

Cinquante-cinq personnes entassées dans la vieille salle de classe ou plutôt cinquante-six, si on inclut le poêle à mazout, écoutaient silencieusement ces dernières paroles, juste avant que le président ne suspende la séance.



Le jour du verdict, on ne réinventa pas la justice. Elle fut d'ailleurs sans surprise pour les habitants de ce petit village où garder les moutons était plus naturel que de garder les secrets. Le tribunal sans illusions savait bien qu'au jeu du passé, personne n'était gagnant.

Lucien Duval, retraité de l'Éducation nationale, fut reconnu coupable à l'unanimité. En raison de son âge osseux et de la clémence des habitants du village, il fut condamné à assister à l'inauguration de la rue devant l'école qui, désormais, s'appellerait « Le chemin des Cancres ». Ce chemin qui irait se perdre dans la campagne buissonnante, là où jadis, les cancre allaient jeter dans l'eau, en guise d'hameçon, des cédilles encombrantes, là où l'on grimpeait aux arbres pour fuir la conjugaison, là où on courait plus vite que le calcul, car tout le monde sait bien que le calcul, c'est toujours très, très lent.

Dès que la plaque en tôle froissée fut dévoilée sous des applaudissements timides, on donna enfin congé au retraité. Le vieux bougre ne s'éternisa pas et monta immédiatement dans la voiture de son défenseur en haussant les épaules, avec pour tout au revoir une volute de fumée du pot d'échappement. Sur la place du village, une javanaise se languissait autour d'un accordéon orphelin. Les villageois répondirent à son appel. Quoi de mieux qu'un petit bal pour tourner la page ?

Et on dansa toute la nuit, une nuit-accordéon où l'on écuma tout le répertoire du musette. Une nuit-boisson où l'on éclusa tout le répertoire de la buvette. Et le ciel, cette nuit-là, ne fut pas tapissé d'étoiles, mais bien d'une constellation de fautes d'orthographe.

LA PETITE ANNICK

Pour Marie Laliberté

Toute l'Angleterre était là. Enfin, presque toute. Ceux qui n'avaient pu venir avaient été soit empêchés par un décès, soit enfermés dans les catacombes de l'ignorance. C'était grand soir de première en plein midi, le port de Southampton avait perdu sa tranquillité de va-et-vient cadencé au rythme des palans et des grues baladeuses pour n'être plus qu'un cirque sans chapiteau. La cause de cet incendie ? Un brin de femme de dix-huit ans portant un prénom d'outre-Manche quittait une Angleterre à ses pieds pour rejoindre une Amérique à ses lèvres.

Rentiers et roturiers partageaient une même passion pour Annick. Les mieux nantis, coiffés d'un incontournable haut-de-forme à plusieurs étages, portaient une longue redingote. Pour atteindre le sommet de leur tête, il fallait probablement emprunter un escalier en colimaçon. Les autres ne présentaient pas la pauvreté

comme carte de visite. Mais quel que soit son rang, chacun voulait attraper l'un des nombreux adieux que la petite Annick lançait en l'air depuis le pont. Repaire de marins des terres ou bien de terriens des mers, la capitainerie du port avait revêtu l'uniforme de grandes occasions : enluminures au bout des manches, un nuage de naphthaline, un autre de whisky.

Sous un ciel d'aluminium, Annick l'idole enfant saluait la foule, esquissant des gestes parfois maladroits, jusqu'à ne plus savoir quoi faire de ses mains, son large sourire comme un accessoire dont elle aurait bien voulu se défaire un peu pour laisser reposer les muscles de son visage. Sa crinière rouge éclairait la foule tel un feu de camp où l'Angleterre venait se réchauffer. Il suffisait de tendre l'oreille pour entendre les mèches de sa chevelure crépiter. À remuer la braise, à effleurer ses lèvres, les hommes ne savaient plus très bien s'ils voulaient être, à cet instant précis, pyromanes, pompiers ou bien tisonniers. Puis on largua les amarres sur une mer de regrets. Des matelots amoureux restés sur le quai voulaient les enrouler autour de leur taille, petits moussaillons qu'une flaque aurait suffi à engloutir. Un mouchoir de coton pour toute voile.

En Irlande, on fit escale pour faire provision de temps gris. Quelque cent vingt émigrants en profitèrent pour monter à bord sous les cuivres cancanant encore. La ferveur populaire était aussi folle qu'en Angleterre. Mais l'Irlande était trop proche de l'Angleterre et si loin encore de l'Amérique.

L'océan était plein à ras bord et le navire gardait sa respiration. On connaît trop le sort de ces bateaux qui ont manqué d'air. Deux millions de rivets, véritable couture invisible sur fond d'acier, une usine à charbon dans la soute nourrissant trois étourdissantes hélices, balancé par une énorme quille, arraché directement à la bouche de Zeus, le navire traçait sa route à vingt-quatre nœuds.

La vie à bord reproduisait scrupuleusement la vie à terre : dans les cales basses, le butin ordinaire, les troisième classe, entassés, obligés de faire des contorsions pour respirer. En haut, les passagers de première classe nageant dans l'aisance, une mousseline d'oseille servie avec un vin blanc bien frappé, entremets de violoncelle et lustres en cristal.

À la table du capitaine Smith, douze convives choisis parmi les choisis. Humeur de mer, légèretés mondaines et porto. La petite Annick hésita un instant, se demandant laquelle de toutes ces fourchettes empoigner. Le président de la White Star, l'entreprise qui commanditait ce voyage, lui glissa discrètement à l'oreille un mot pour corriger l'adorable méprise, un mot qui, pour un rien, n'aurait pas attendu la théorie de l'évolution pour prendre la forme d'un baiser. On dit que cet homme fort occupé ne se laissait pourtant habituellement guère distraire par les mondanités flottantes, que sa véritable maîtresse avait les contours d'un cadran de montre, que derrière ses accès d'impatience se cachait le désir presque charnel de battre le

record de vitesse pour la traversée de l'Atlantique comme une flèche lancée par l'arc du progrès. New York en sept jours ! La gloire maintenant !

Dans la nuit du quatorze au quinze avril, dans la salle des machines du navire, les charbonniers nourrissaient l'Enfer à coup de pelles. Le long courrier des mers ne consommait pas moins de cinq cents tonnes de charbon par jour. Du ciel étoilé tombaient des messages radio dans une langue rocailleuse que seuls quelques initiés au charabia maritime pouvaient décrypter. Ça disait à peu près ceci : « Icebergs à la dérive ! » L'alerte semblait assez sérieuse pour que l'officier de premier quart ordonne la vigilance. Vingt mille tonnes de glace au hasard de la navigation pouvaient remettre en question les lois de la probabilité. Prudence, donc.



Après un dîner de six services et cinq entractes où l'on apprit que l'égérie de la cuisine française fut la crème, Annick profita d'un moment de solitude pour respirer l'air océanique sur le pont des insomniaques. Des amoureux s'échangeaient des baisers avec gourmandise. Un homme seul partageait une cigarette avec les étoiles, la Grande Ourse laissait passer son tour. Allongé de toute sa lassitude sur une chaise longue, longue, longue, il buvait sa bouteille de champagne au goulot, mais les bulles restaient au fond. Rien n'était plus précieux pour Annick que ces promenades dérochées, quand la proue

du navire labourait la mer et ouvrait des sillons de rêveries.

Un coup de sifflet la sortit brutalement de cette transe. La vigie sonna l'alarme, tout là-haut, le jeune guetteur criait comme un fou. Avait-il vu un fantôme, ou bien étaient-ce les frasques d'un esprit perturbé ? Les gens sur le pont, penchaient pour la deuxième possibilité, mais le drame se précisa quand il cria à nouveau : « Iceberg, droit devant ! ».

Le capitaine Smith s'était retiré dans ses quartiers et dormait depuis longtemps à poings fermés sur sa prostate capricieuse. Désormais, le seul maître à bord après Dieu était l'officier de quart. Ce dernier ordonna qu'on manœuvre à bâbord toute et bouscula la salle des machines afin qu'on y envoie de la puissance au gouvernail. L'espadon d'acier grinçait et tentait de virer sur lui-même. La distance était trop courte. Faire un pas de tango avec un corps de baleine se révélait impossible. L'inévitable se rapprochait à la vitesse grand boum ! La petite Annick, impuissante et figée, regardait la scène depuis le pont avant. Un vent étonnamment doux se mit à souffler, s'enroula dans sa coiffure et caressa sa nuque. Étaient-ce les alizés du trépas, le courant d'air de la grande faucheuse ? Une chaleur de plus en plus irradiante envahit son corps. L'air n'était plus le même, comme si des parfums de palmeraie recouvraient les profondeurs salines. Le vent continuait sa course assidue. Il la décoiffait, l'entourait, allait même jusqu'à la déshabiller, laissant apparaître le contour d'un

sein. Elle soupira. Il la désirait. Un sein blanc sous les étoiles, un sein nu dans la nuit océane, un sein nu face à un iceberg titanesque. De mémoire d'homme, on n'avait jamais été témoin de pareille rencontre, la pointe d'un sein contre celle d'un iceberg.

Devant cette communion de chaleur, de chair et de femme, le glacier flottant, enfant du Nord n'eut d'autre choix que de fondre. Tous ses cristaux se liquéfièrent en moins d'une minute, déversant sa substance même dans l'Atlantique. Cette nuit-là, ô mystère, un voile de sable fin recouvrit le pont du bateau. Cette nuit-là, les banquiers ne furent pas avalés par la banquise et la petite Annick ne coula pas.

Le lendemain, elle arriverait à New York sous les acclamations d'une foule hystérique. Saura-t-on jamais la vraie nature de ce drôle de vent, de cet amant courant d'air, éolien torride qui confondit Sahara et Océan, de ce garnement sans nom et sans adresse, de ce volage volatile envolé qui caressa de son souffle chaud la nuque d'une femme comme le ventre des dunes ? Mais ce qu'on sait, c'est que non, la petite Annick ne coula pas !

Max Férandon est né en 1964 dans une jolie carte postale du centre de la France, un petit village du département de la Creuse. Il garde de son enfance un imaginaire poétique dont il s'inspire pour écrire ses histoires. Une première traversée de l'Atlantique, en 1988, l'amène au Québec, où il réside depuis et où il a pratiqué plusieurs métiers. Il vit aujourd'hui dans la Vieille Capitale et travaille à l'écriture de son second roman, *Un lundi sans bruit*.

DU MÊME AUTEUR

Monsieur Ho, Alto, 2008

Avoir cinq ans, c'est le bonheur !

Avoir cinq ans – dans le monde de l'édition, s'entend –, c'est posséder encore toute la ferveur et la naïveté d'une jeune maison. C'est aussi avoir gagné une certaine maturité, un peu de sérieux (si peu)... Fondée par pure envie de faire plaisir et de se faire plaisir, Alto n'est plus désormais une « jeune » maison. Elle a grandi rapidement et a permis à certains de ses auteurs de briller au-delà du Québec et à d'autres, en provenance du Canada anglais et du reste du monde, de briller ici. Le plaisir, lui, demeure intact.

Afin de fêter dignement ce cinquième anniversaire, j'ai eu l'idée de contacter quelques auteurs afin de créer une collection de cinq inédits à tirage limité. Ils ont été assez fous pour accepter. Merci à eux, du fond du cœur. Ami lecteur, amie lectrice, vous tenez entre vos mains un de ces textes, réalisé dans le plus pur esprit d'Alto, soit avec plaisir, passion, audace et un bel esprit de coopération. Comme dans le bon vieux temps, au printemps 2005, alors que *Nikolski* n'était qu'une vague rumeur sur une table de café à Québec.

Cette collection est une façon de dire merci à tous ceux et à toutes celles qui font de l'aventure d'Alto un bonheur quotidien. Merci à tous les auteurs pour leurs mots et leur confiance. Cette maison, c'est vous, d'abord et avant tout. Merci aux nombreux collaborateurs, au fil des ans, pour leur appui inestimable. Merci aux lecteurs, aux libraires et aux journalistes pour leur fidélité et leur curiosité. Un merci tout particulier à Guy Champagne pour la poussée dans le dos, et à Nicolas Dickner pour avoir sauté dans un bien drôle d'esquif en 2005, à mon père à ma mère, pour le beau chemin parcouru. À Patricia Lamy pour sa fougue, à Isabelle Tousignant, Hugues Skene et Katie Boulet pour la rigueur et la patience si nécessaires dans une minuscule petite équipe. Merci à Serge Lamothe pour l'étincelle, et pour m'avoir bien rappelé qu'on a vraiment tous les jours cinq ans, à Dominique Fortier, aussi, pour son travail irréprochable et son redoutable talent. Merci enfin à Hélène et à Viviane, les femmes de ma vie, mes inspirations de tous les jours.

Oui, on a tous les jours cinq ans.

Antoine Tanguay
Éditeur

Composition : Isabelle Tousignant
Révision : Fanny Fennec
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec)
G1K 3A9
www.editionsalto.com

